

L'avenir devant soi...



Par Phan Văn Trường JJR 64

C'est en arrivant trop tôt à un rendez-vous que j'eus l'occasion de découvrir la vraie vie de Saigon.

C'était un vendredi après midi, rue Kỳ Đồng. En réalité, peu importe le nom de la rue, car depuis une trentaine d'années Saigon s'est développée de manière tonitruante et désordonnée. Il n'y a plus de quartier résidentiel, ni des rues douces et heureuses comme Ngô Thời Nhiệm ou Tú Xương confluant vers la classique rue Lê Quí Đôn, si familière des anciens de Marie Curie ou de Jean-Jacques Rousseau. Que ce soit Lý Chính Thắng anciennement Yên Đổ, ou Hoàng Hoa Thám, la vraie vie est la même. La spécialisation des rues a laissé la place à des commerces de plus en plus divers, si bien que parfois, les quartiers finissent tous par se ressembler.

Donc cet après-midi là, j'ai profité du temps libre pour déambuler tranquillement dans Kỳ Đồng et le quartier environnant.

* * *

Un tailleur dans la rue.

On en a vu des commerces ambulants, tel que les marchandes de riz gluant (xôi), de fruits et légumes, de soupes populaires. Mais c'est la première fois que je vis un tailleur dans la rue. Une machine à coudre à pédale électrique à côté d'une autre, manuelle celle là, qu'utilise l'épouse. Vous vous souvenez des machines du début du siècle dernier qu'on actionne en faisant balancer un plancher mouvant grâce à un mouvement des pieds.

Autour du couple un petit garçon qui joue. Deux cartons. Celui de gauche, le travail qui attend. Celui de droite, les vêtements finis. Le couple ne semble faire aucunement attention au bruit de la rue ni au bousculement ambiant. Ni encore aux rayons de soleil qui projettent encore des rayons ardents à cette heure de la journée.



Je me hasarde à lancer la conversation. Mais sans attendre la fin de mon sourire curieux, le tailleur me lance :

- Ca vous étonne, hein ? Vous êtes Việt Kiều ?
- Oui, dis je. Vous avez tout deviné, mais alors... pourquoi ?
- Les temps sont difficiles, mon bon monsieur. Une boutique c'est mille dollars par mois pour la location. Dans la rue, on peut même oublier les impôts. C'est toute une différence. Bien sûr, c'est interdit de faire du commerce ambulant sur la place publique. C'est la loi. Mais tout le monde a son commerce dans la rue, la police ne pourrait s'occuper de dix mille commerces illicites à la fois. Certes, de temps à autre il y a une descente. Mais je suis toujours prévenu à l'avance par des copains dans la police. Ça coûte seulement un petit quelque chose, car voilà, à chaque fois je racontais avec véhémence que je ne suis pas un commerce ambulant. Simplement je place mes instruments de travail sur le trottoir, nuance ! Je ne vends rien, je couds, dit-il avec un large sourire.
- Et où rangez-vous vos affaires le soir ?

- Chez le marchand de phở juste devant vous. Ils ferment à 21h30. On range à ce moment de la journée.
- Fort tard, hein ?
- Mais non, on aimerait bien prolonger nos journées, vous savez on a besoin de gagner notre vie, et puis, travailler le soir est très agréable, avec une bonne température et une circulation moins oppressante autour.
- Mais vos clients, c'est qui ?

A cette question j'eus la réponse immédiatement. Un monsieur âgé s'approcha avec un vieux vêtement et dit : « j'ai beaucoup maigri ces derniers temps. Le veston paraît trop large ». Le tailleur me fit un clin d'oeil complice, comme pour me dire vous voyez, je ne manque pas de clients, et comme pour répéter à lui-même qu'il n'y a pas de déchéance, tant qu'il y a encore la vie. Oui, la vie devant soi. Celle derrière, on n'y pense plus, pas le temps ni l'envie. Celle devant s'ouvrirait largement comme un vaste horizon ensoleillé. Tant mieux.

J'abandonnai Yves Saint Laurent et passai mon chemin.

* * *

Un mendiant.

Jamais je n'aurais imaginé un mendiant aussi original. Des yeux pétillants, un large sourire très communicatif. Un cul-de-jatte.

Je le regardais presque admirativement. Et il répondit tout seul à une question que je n'aurais pas osé lui poser.

- Vous regardez mon tif, hein ? m'interpela-t-il. Vous vous demandez pourquoi mes cheveux sont teints, multicolores. Vous trouveriez, n'est-ce pas, que j'ai l'air anormalement heureux pour un mendiant.
- Oui je ne peux pas cacher en effet mon étonnement, lui répondis-je. Pourquoi vos cheveux sont teints, je n'ai jamais vu de gens de la rue ayant des cheveux aussi psychédéliques respirant une félicité aussi goguenardesque ! Dites-moi, lui dis-je.
- Pas besoin de le demander, mon cher monsieur. J'ai une folle envie de partager mon bonheur. Je suis heureux par un hasard des choses, et je commence à croire en l'existence de Dieu !
- Tant que ça ! A l'évidence vous suscitez ma curiosité !

Il continua :

- Il y a une semaine, je crevais de faim. Un cul-de-jatte qui meurt de faim un soir, dans une ville de desperados, c'est bien la fin du monde, n'est-ce pas ? Ce soir là, je tremblais, je grelottais d'hypotension même sous la chaleur de la ville, j'allais avaler même une souris crue. Je pouvais ramasser par terre un bout de pain ranci et m'en contenter.

J'étais recroquevillé sur moi-même, la tête cognant par séquences contre une vitrine. C'était la vitrine d'un salon de coiffure pour femmes. Un visage apparut, vraisemblablement intrigué par le tapotement désordonné et insistant. La porte s'ouvrit, une jeune femme me dit d'entrer. Il était 10 heures du soir, peut-être plus, car il faisait nuit tombante. Elle m'apporta des restes. Dieu, que l'aile de poulet fut divine. Seigneur, que le riz blanc fut parfumé ! Et dire que ce n'était que des restes. La jeune femme me regarda manger. Des yeux ronds, noirs de jai. Elle était bien jolie. Je remarquai néanmoins une attitude un peu gauche, disons-le, pas très normale. Elle me dit très simplement :

- Je suis la femme de ménage. Je suis un peu gauche d'esprit, car j'ai eu un accident de voiture, ma tête a failli se faire broyer. De temps à autre, j'ai l'impression d'être absente, d'avoir de la température. Je ne me sentais point normale. Mais le soir, lorsque la matrone et les coiffeuses sont parties, je suis bien. Je vis avec les restes de la cantine de midi que je planque. C'est ainsi que l'alimentation ne me coûte rien. Il y en a assez pour deux. Tous les jours, si vous le voulez.
- C'est clairement une invite
- Oui, je voudrais bien. Bien plus encore, lui disais-je. Je dévorais toute la planque de repas cher monsieur jusqu'à nettoyer le plateau. La jeune femme paraissait bien contente, voire excitée.

Un silence communicatif.

- Je vais vous laver car vous puez, dit-elle.
- D'accord, lui dis-je. Je n'ai plus mes jambes à cause aussi d'un accident de circulation. Je ne suis pas rescapé de guerre. J'étais à l'université, ça n'en a pas l'air mais je vous jure que c'est vrai. Mais dans cette jungle urbaine hagarde, affamée, manquant de tout, j'ai été très vite rejeté par la société. Je suis seul. J'ai faim, j'ai soif, j'ai besoin de dormir. J'ai besoin de vivre. Comme tout le monde.
- Je vais vous laver.

Tout doucement, elle m'enleva mes vêtements de clochard. Et elle m'enleva tout. Elle me lava, et elle me lava tout. Me dit sur un ton timide que je suis beau. Je lui dis que je lui montrerai les photos du bonhomme lorsqu'il était encore sur ses deux pattes. Je bandais, j'étais incapable de me contrôler. Elle me toucha, happée par une envie soudaine. Elle non plus, ne semblait pouvoir contenir ses pulsions. Elle me fit l'amour, rageusement, mon cher Monsieur. Dieu que c'était merveilleux. Elle paraissait subjuguée, emportée par la passion. Soudain elle me tutoya...

Puis elle me proposa une folie. J'ai très envie d'imiter mes matrones me dit-elle. Je vais te teinter. Tu as une belle chevelure, bien brillante, bien épaisse. Tu es donc en très bonne santé.

- Merci je lui répondis. Pourquoi pas avoir une tête bien chatoyante. Je lui confirmai ma bonne santé en soutenant qu'on ne pouvait pas être mal si on est capable de marcher sur ses paumes dix kilomètres par jour, avec la faim et la soif comme compagnons, et la trouille au ventre comme confident.
- Mon bon monsieur, me dit le cul-de-jatte, la chérie ramassa dans les poubelles qu'elle devait débarrasser fréquemment tous les tubes quasiment vidés. Elle en recueillit les dernières coulées de crème. Elle en fit un mélange. Puis gauchement l'étala sur ma boule. Voici pourquoi ma boule est rouge tachetée de violet et de châtain plus ou moins clair. Au hasard des couleurs. Mais c'est sûr, pour la marque, c'est de l'Oréal de souche. La classe quoi, puisque personne, je dis bien aucun mendiant, n'aurait eu comme moi la chance exclusive d'avoir Picasso comme coiffeur ! Et en plus un coiffeur-happening bien inspiré !

Depuis ce soir là, je suis logé, nourri, lavé, teinté, parfumé, dorloté aux frais de la princesse. Dieu est grand, comme dirait l'autre religion. De son côté, ma princesse devint plus normale, elle croyait enfin à l'avenir, cet avenir incertain avec lequel elle pouvait désormais composer, en s'appuyant sur un homme autrement solide, aimant, courageux, beau et fort à la fois.

Je savourais l'histoire comme un conte de fée. Mais un conte pour adultes échangeant deux handicaps pour un formidable bonheur de fortune.

L'avenir est parfois pavé d'un zeste de fortune, n'est-ce-pas ?

* * *

Ma promenade fut jonchée d'une faune et une flore très diverses, pas de jonquilles ni de roses, mais surtout de vendeurs de loterie. Il y en a de toutes les couleurs. Des jeunes, des très jeunes. Mais aussi de vieux et des très vieux.

Je m'arrêtai sur un frêle bonhomme à la longue barbe blanche. Il marchait très lentement armé d'une canne-trépied. Je n'osais lui demander s'il pouvait aller loin avec sa monture. Il devina ma pensée et me dit d'un ton assez volontaire :

- Prenez m'en dix, cent mille dong, une broutille de 4 euros pour vous. Et moi, j'aurai gagné un bol de soupe populaire. Dix types comme vous et je n'aurais pas besoin d'aller si loin.
- Voici les cent mille. Comment savez vous que j'ai des euros ?
- Il y a deux sortes de viêt kiêu. Des américanisés et des europeanisés. Les amerloques sont toujours en short surmonté d'un T-shirt sans col, les méditerranéens seraient plus soucieux de leur apparence.
- Mais combien faites-vous par jour ?
- Un sourire tolérant comme pour pardonner ma curiosité : nous ne comptons pas en monnaie dong. Nous comptons en repas thésaurisés à l'avance. Notre vie est en rose lorsque nous avons dix bols de soupe à l'avance et en berne si d'aventure nous savons que la journée est fichue.
- Et que faites-vous dans ce cas ultime ?
- Nous attendons la fin de la journée des vendeurs ambulants. En général les restes de la journée sont toujours abondants lorsque nous nous groupons en mutuelle. L'armée des affamés se réunit avec les restaurs du coeur ambulants à une heure très tardive de la journée. On s'arrange. Notre Cour des Miracles quoi !
- Où dormez-vous ?
- Où voulez-vous qu'on dorme ? dans vos bras ? Heureusement qu'à Saigon le climat est merveilleux la nuit. Il n'y a pas de villes dont la brise du crépuscule soit aussi revigorante. C'est grâce à cette brise que nous survivons à la belle étoile. Nous sommes un peu comme les animaux de la jungle. Savez-vous qu'ils dorment en général le jour pour se déplacer et chasser la nuit ? Lorsque la pénombre commence à nous couvrir de son manteau gris, nous formons une Cour des Miracles et nous parlons d'avenir.
- D'avenir ?
- Vous prononcez ce mot comme si c'était admis par avance que ce serait le néant pour nous. Mais oui, le néant, je l'accepte. Car lorsqu'on atterrit dans le néant, on ne peut plus être davantage anéanti ! Comment descendre plus loin que l'enfer, l'avenir est forcément meilleur pour tous ceux et celles qui sont au fond de l'abîme pour une raison si évidente : ils ne peuvent pas davantage s'enfoncer. La force de ceux qui n'ont plus rien à perdre, ils emmagasinent l'énergie du désespoir comme disait je ne me souviens plus quel auteur.

Il poursuit :

- notre avenir c'est sortir du commerce des billets de loterie. La sortie la plus honorable c'est par le haut. On devient distributeur de masse. Du coup mille billets par ci, mille par là. Ça marche à l'échelle mille alors qu'il n'y a pas si longtemps on vivait à l'unité ! Un saut sidéral, vertigineux. Il y a aussi des sorties latérales heureuses. Comme chacun d'entre nous fait en moyenne 15 kilomètres par jour, nous quadrillons

la ville. Mon bon monsieur, vous n'imaginez pas la force d'un réseau de dix mille marcheurs qui quadrillent inlassablement la ville.

- Quoi par exemple ?, je me hasardai à poser la question .
- Pas plus tard que la semaine dernière, l'un d'entre nous apprit que que quelqu'un cherchait à acheter une maison un peu particulière, une espèce de petit jardin rond au milieu de la ville, une idée saugrenue. Mais bon, il ne nous a fallu que deux bonnes journées pour la trouver. Notre groupe reçut une commission amicale suffisante pour permettre d'envisager de sortir du métier. L'un d'entre nous s'établit comme tailleur dans la rue. Un autre comme vendeur de sandwiches à bicyclette ! Dans les deux cas, finis les kilomètres à pied. Je vous le disais mon cher Monsieur, l'avenir est au bout de la longue marche. L'armée est invisible, mais ce n'est pas parce qu'elle ne peut être aperçue qu'elle n'aurait pas d'avenir, voyons, voyons !

Ce *voyons voyons* fut prononcé avec une force anormalement appuyée, d'un bonhomme mesurant à peine 1m50, 70 ans, et clopinant sur un trépied.

Ah, l'avenir ! cette aspiration qui transcende et cette transcendance qui aspire.

J'appris que c'est lorsqu'on n'a plus d'avenir que l'avenir s'ouvre devant soi. Drôle, n'est-ce pas ?

* * *

Cent mètres plus loin, une marchande de soupe de Hué, un grand classique, presque aussi célèbre qu'un bol de *phở*.

Je remarquai une petite pancarte : « Vendons SIM ». Pour les non-initiés, le SIM est la carte à puce qui déclenche la connexion d'un téléphone au réseau. En général une carte SIM est vendue par un concessionnaire d'un réseau de communication téléphonique. Mais au Viet Nam, tout le monde vend des SIM et leurs recharges. Qu'une bonne femme d'un certain âge, marchande de soupe de son état, parasite un mur de la ville pour y développer un commerce c'est déjà une gageure, mais qu'elle y adjoigne des produits n'ayant aucun lien avec son commerce peut provoquer l'étonnement. Le signe que tout le monde s'y met, aux smartphones, tablettes et autres...



La marchande devina ma curiosité et me dit : « Asseyez-vous la, commandez une soupe et je vous expliquerai ». Ce que je fis.

- Cà n'a l'air de rien, mais je fais beaucoup plus de chiffre avec les SIM que mes soupes. Question de marge. Je me lève la nuit à 4 heures de l'aube, concocte laborieusement mes bouillons, découpe soigneusement ma viande, mes oignons, et je commence à vendre mes premiers bols à 6 h. Tous les jours. Et je ne gagne que juste de quoi survivre.
- Et les SIM, lui demandai-je ?
- Ben voilà, j'ai une grosse commission sur chaque SIM, si bien qu'une dizaine de SIM par jour suffiront, et je fais bien plus de sous qu'avec les soupes.
- Et vous les faites, ces dix SIM ?
- Vingt par jour, en moyenne. Vous voulez un SIM ? J'ai des SIM au rabais, permettant des appels avec un tarif discount de 50%

Je lui collai une question de logique :

- Mais alors, pourquoi ne pas vous contenter de ne vendre que des SIM ?
- J'ai essayé, bien sûr. Mais ça ne marche pas à l'expérience. Je ne vends rien lorsque je n'ai que des SIM sans l'échoppe de soupe. C'est un peu comme un magasin de mode. Ils parviennent tant bien que mal à vendre deux jeans et trois T-shirts par jour, une misère. Jusqu'au jour où ils ont l'idée d'ajouter quelques

bijoux de fantaisie dans la boutique. Et de multiplier la chiffre d'affaires par 10 grâce à une petite vitrine aussi étroite qu'un mètre placée à la caisse.

- C'est une bonne comparaison, lui dis-je

La marchande souriait, visiblement heureuse de se faire comprendre. Elle me dit tout de go :

- L'avenir appartient aux gens malins. Je vends des soupes, mais un jour je deviendrai riche car j'ai quand même quelques cellules grises dans ma tête.

* * *

Oui chère Madame, oui chers messieurs les tailleurs dans la rue, mendiants psychédéliques, vendeurs de loterie et autres..., j'en conviens, l'avenir vous appartient sans nul doute.

Le trait commun des héros c'est lorsqu'ils sont au pied du mur. C'est là qu'ils nous sortent comme des magiciens des ressources époustouflantes d'originalité, de débrouillardise, l'étincelle de feu qui change une vie. Leurs vies à eux.

L'avenir appartiendrait à ceux qui ne voient plus qu'un mur devant eux. Un vrai mur devant soi.

Drôle de paradoxe !

Sur ce, j'entrai dans mon lieu de rendez-vous et oubliai un instant l'avenir. Fini, le slalom autour des champions de l'avenir. Avec des amis qui m'attendaient autour d'un café, car à force d'avoir de l'avance j'ai fini par devoir m'excuser pour mon retard, j'allais enfin m'occuper d'un présent bien présent, hanté néanmoins par tant d'espérances recueillies au cours d'une courte promenade d'un bel après-midi d'été.

PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64

pvtruong@hotmail.com